LES PETITS DE DÉCEMBRE

Du même auteur

L'Envers des autres
Actes Sud, 2011

Des pierres dans ma poche
Seuil, 2016 et « Points », nº P5040

Nos richesses
Seuil, 2017 et « Points », nº P4850

Fiction & Cie



Kaouther Adimi

LES PETITS DE DÉCEMBRE

roman

Éditions du Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Pour la citation en page d'exergue :
Mohammed Dib, *L'Enfant-jazz*
© Éditions de la Différence, 1998

ISBN 978-2-02-143080-6

© Éditions du Seuil, août 2019,
à l'exception de la langue française en Algérie
et de la langue arabe

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

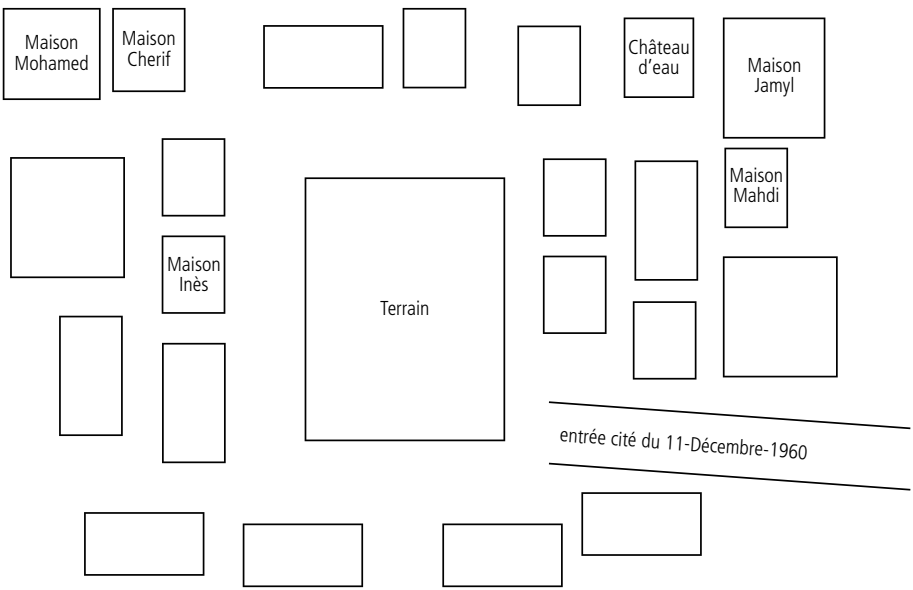
À Koteb, un des petits.

« L'enfant cherchait.
Une route à peine tracée.
ll y allait à tâtons.

Le chemin se perdait.
Noyé sous la pluie.
Et tombait la pluie. »

Mohammed Dib,
L'Enfant-jazz

PLAN DE LA CITÉ DU 11-DÉCEMBRE-1960
À DELY BRAHIM, ALGER



1

Alger en février. Ses bourrasques de vent, sa pluie fine, ses températures qui chutent. La ville se noie et noie avec elle ses habitants. On peine à marcher à cause de la boue. On hésite avant de sortir, on n'est jamais assez couvert. Les bus sont gelés, les portes des salles de classe claquent à cause des fenêtres brisées, les draps étendus sur les terrasses sont imbibés d'eau.

Le ciel aux nuages gris et lourds, gorgés de pluie qui bientôt inondera certaines villes du pays. Les arbres aux branches qui craquent, tant et tant qu'ils effraient les passants. Les oiseaux qu'on n'entend plus. Les enfants rentrent trempés de l'école, leurs petites chaussures maculées de boue.

Dans le centre-ville, les voitures circulent difficilement. Des policiers habillés de bleu ont revêtu des cirés transparents. Ils tentent de mettre un peu d'ordre dans la circulation. Servent-ils réellement à quelque chose ? Sont-ils plus

utiles qu'un vulgaire feu tricolore ? La réponse est sans appel et cent pour cent des Algériens considèrent qu'ils sont bien plus souvent à l'origine de l'atroce circulation qui règne dans la ville blanche que de sa régulation. Les policiers eux-mêmes le savent, ce qui les rend facilement agressifs. Être muté à la circulation est perçu comme une punition, voire une humiliation. Tout petit chef à la moindre contrariété peut imposer à son subalterne d'aller passer plusieurs semaines posté à un rond-point en plein hiver ou sous un soleil de plomb au cœur de l'été.

Un immense bouchon s'est formé à côté du ravin de la femme sauvage. Les automobilistes enragent. Des insultes fusent. On avance millimètre par millimètre. Sur les sièges arrière, les enfants tentent d'apercevoir à travers les vitres embuées cette fameuse femme sauvage qui les fascine. Il paraît qu'au XIX^e^ siècle, elle vivait dans le coin, avec ses deux enfants qu'elle élevait seule depuis le décès de son mari. Un jour où il faisait particulièrement beau, la petite famille alla pique-niquer dans les bois jouxtant Oued Kniss. Les enfants adoraient s'y balader. Ils savaient qu'ils n'avaient pas le droit de s'approcher du ravin très dangereux mais c'étaient des enfants peu obéissants qui aimaient courir et se chamailler. La mère, épuisée, fit une petite sieste sous un arbre. À son réveil, plus d'enfants !

Les voisins, les amis, les gendarmes fouillèrent les environs. À la nuit tombée, on suspendit les recherches.

La mère refusa de rentrer chez elle, continua de hurler les prénoms de ses chers petits. Elle devint folle. On ne put jamais la convaincre de quitter la forêt.

On raconte que certains soirs, on peut encore l'apercevoir, aux abords du ravin. Ceux qui l'ont déjà vue jurent qu'elle erre vêtue de haillons dans le quartier du Ruisseau. Il faut bien regarder et ne s'approcher qu'à pas furtifs, car si elle vous aperçoit, ou si elle entend le moindre bruit, elle court se réfugier derrière de touffus buissons.

Les gouttes de pluie qui font la course sur les vitres des voitures brouillent la vue et même en écarquillant les yeux, les enfants n'arrivent pas à distinguer la silhouette de la femme sauvage. Les routes sont un cauchemar. Les klaxons résonnent dans l'indifférence générale. Les voitures circulent difficilement, et les conducteurs, agacés, tendus, fatigués, finissent par rouler sur les trottoirs ou par emprunter les voies de secours.

De temps en temps, un policier utilise son sifflet en faisant de grands gestes avec ses bras, « *passez ! passez ! allez !* », ou s'il est mal luné, si la tête du conducteur ou de son passager ne lui revient pas, il fait un seul et bref signe du bras, invitant le malheureux à se garer sur le bas-côté, ce qui crée encore plus d'embouteillages. Débute alors un long marchandage entre le conducteur et le policier qui bien souvent se termine par le retrait du permis

de conduire. Si le pauvre diable a un membre de sa famille dans la police, la gendarmerie, l'armée ou qui simplement travaille à la mairie, il peut espérer le récupérer rapidement. Dans le cas contraire, sa vie devient un enfer car il est difficile de se déplacer dans Alger sans voiture.

En ce mois de février 2016, dans tout le pays, on espère qu'il n'y aura pas d'inondations dévastatrices, pas de morts. Que les récoltes ne vont pas finir noyées. La pluie est une bénédiction de Dieu, nul ne l'ignore et tout le monde est d'accord avec cela mais au fil des jours, cette bénédiction se fait de plus en plus longue, lourde et gênante.

Dans certaines régions, la pluie a inondé des villages entiers. Les rues sont jonchées de branches, ferrailles, tôles, déchets. Les bus qui relient habituellement les hameaux isolés aux villes les plus proches sont forcés de stopper leur liaison pour un temps indéterminé, privant les adultes de leur travail et les enfants de leur école. Dans le centre du pays, la télévision a filmé et retransmis des images de voitures emportées par des torrents d'eau et de boue. Les gens se plaignent que l'État n'envoie pas de secours et que si peu de pluie puisse paralyser l'ensemble d'un pays, mais personne n'ose critiquer trop vivement la pluie. Elle est l'œuvre de Dieu.

On a quand même un peu peur. On n'oublie pas qu'en 2001, des inondations ont détruit le quartier de

Bab el-Oued, causé près de mille morts et coûté des millions de dinars. Certains corps n'ont jamais été retrouvés et des enfants devenus de jeunes adultes continuent d'espérer que leur mère ou leur père finira par rentrer, même, après autant d'années.

À défaut de tombes, des centaines d'histoires.

À la cité du 11-Décembre de Dely Brahim, plusieurs hommes déposent de grands cartons dépliés devant les maisons pour créer un semblant de passage sec. La veille, à cause de la boue, Adila, une ancienne moudjahida bien connue du quartier, est tombée et ne se déplace plus qu'appuyée sur une canne. La mairie, malgré de nombreuses réclamations, refuse de goudronner les petites rues qui mènent aux maisons. Seules celles conduisant aux demeures des généraux sont propres et régulièrement entretenues.

La cité du 11-Décembre existe depuis 1987. Elle comprenait à l'origine 111 parcelles sur lesquelles, pour certaines, étaient déjà construites d'anciennes maisons coloniales. Il est assez facile de les distinguer : elles ne font pas plus d'un étage alors que les constructions modernes, elles, s'élèvent sur deux ou trois niveaux.

Tous les lots ont été vendus à des militaires sans pour autant que cette cité ne soit désignée comme une « cité militaire ». À ces 111 parcelles, on en ajouta 74 nouvelles par la suite. Au centre de cet ensemble, face à la maison d'Adila, il y a un terrain grand d'environ un hectare et

demi en dessous duquel passaient, jusqu'en 2010, les conduites de gaz.

Quels étaient les plans de l'urbaniste, de l'architecte ou du fonctionnaire de l'époque pour ce grand terrain ? Ils imaginaient sans doute y planter des arbres, fabriquer quelques aires de jeux, installer des bancs et aménager des pistes pour que les retraités puissent jouer à la pétanque. Rien ne fut fait, on le laissa ainsi, à l'abandon. Tout comme on ne goudronna pas les petites routes qui mènent à la centaine de maisons. La ville refusa de payer, arguant que la Cité avait été commandée par le ministère de la Défense, et ce dernier ne prit jamais la peine de répondre aux quelques demandes des militaires qui, étant il est vrai habitués à la discipline et au respect de l'institution, n'écrivirent que des courriers très polis, peu insistants et bien sûr jamais menaçants.

Le terrain resta inoccupé pendant quelques années. On pouvait parfois y apercevoir des chiens errants. Aucune trace de petites filles jouant à la corde à sauter ou à l'élastique, pas de balançoires, pas de vieux retraités lançant des boules de pétanque. Juste un terrain sale, boueux les jours de pluie, extrêmement sec le reste de l'année, plein de pierres et de roches, de broussailles poussées par les vents qui peuvent être puissants en hiver, et quelques poubelles abandonnées.

Un jour, il y a vingt ans peut-être, un groupe d'enfants entreprit de le nettoyer, de bricoler des buts de

fortune, de délimiter des zones et de créer ainsi un terrain de football. Et depuis vingt ans maintenant (ou peut-être un peu moins), les enfants et les jeunes de la Cité mais aussi de tout le quartier et de ses environs ont disputé des milliers de parties de foot. Oh, il ne s'agit pas d'un terrain de football comme on peut l'imaginer. Oubliez le gazon vert, le tracé parfait, les filets de but. À première vue, on dirait un terrain vague. À première vue seulement.

2

Le 2 février 2016, sur le grand terrain, cité du 11-Décembre-1960, à Dely Brahim, deux garçons d'une dizaine d'années, Jamyl et Mahdi, courent sous la pluie. Ils se font des passes en tentant de ne pas déraper. L'un porte un grand tee-shirt de la Juventus alors que l'autre a enfilé un maillot de l'équipe algérienne sur son gros col roulé qui le démange mais que sa mère l'a forcé à porter. Ils arrivent jusqu'à l'extrémité du terrain où Inès, une fillette âgée de onze ans, vêtue d'un immense tee-shirt blanc marqué d'un logo de l'armée algérienne, garde un but de fortune délimité par des briques et des planches. Un vieux drap blanc a été tendu pour retenir le ballon. Et de loin, avec le vent qui le fait gondoler, on dirait un grand fantôme.

Inès entend vaguement Jamyl et Mahdi crier quelque chose mais elle est trop loin pour comprendre quoi que

ce soit et avec le bruit du vent tous les sons sont déformés.

Les trois enfants sont heureux de cette pluie qui tombe sans discontinuer depuis la semaine dernière. Grâce à elle, le terrain s'est vidé des jeunes qui l'accaparent habituellement en organisant d'immenses tournois sur plusieurs jours. La pluie les a momentanément chassés. Ils restent chez eux, au chaud, face à leur écran d'ordinateur. Inès, Jamyl et Mahdi n'ont peur ni de la pluie, ni de la boue.

Lorsqu'ils jouent, ils imaginent qu'ils sont sur un véritable terrain de football avec du gazon vert et des buts comme ceux qu'ils voient dans les matchs à la télévision. Ils ne se soucient pas des adultes encombrés de leurs cartons qui les regardent en souriant. Certains les encouragent à courir plus vite, légèrement moqueurs. Les enfants n'y prêtent pas attention, ils sont entourés d'une foule en délire. On scande leurs prénoms : « Mah-di ! Mah-di ! Ja-myl ! Ja-myl ! I-nès ! I-nès ! » Le ballon au pied, Mahdi court, traverse la moitié du stade, se sent voler. Il adresse une passe à Jamyl qui récupère la balle et poursuit en direction du but. Il risque de tomber à tout moment car la boue devient de plus en plus glissante, mais réussit à maintenir son équilibre et pousse un petit cri de satisfaction en arrivant devant le but.

Le vent se lève, les enfants sont en nage, entièrement absorbés par leur jeu.

Jamyl fait une halte à deux mètres d'Inès qui courbe le dos et ouvre les bras. Il hésite. Inès, la frange plaquée en arrière avec une barrette, hausse les sourcils. La pluie crépite. Mahdi hurle : « Vas-y, tu vas marquer ! » Jamyl tente de faire abstraction du bruit des gouttes d'eau, du *splatch* que font ses baskets sur la boue, des encouragements de son ami, du visage tendu et rouge d'Inès, il ferme les yeux, les rouvre et enfin tire. Dans les gradins, les spectateurs imaginaires se lèvent en retenant leur souffle. Mahdi lance un grand cri. Inès plonge et attrape le ballon au vol avant de tomber à genoux. Elle se relève, fait une pirouette puis le V de la victoire avec ses doigts. Un grand sourire illumine son visage brun.

– Et zut ! peste Jamyl.

Dans les gradins que les enfants imaginent, la foule en délire hurle : « I-nès ! I-nès ! I-nès ! » Gros plan de la caméra sur elle qui serre fort le ballon contre sa poitrine.

Il est 18 heures, la pluie cesse enfin de tomber. Il fait déjà nuit.

Les enfants se rendent chez Inès. Pour cela, il leur suffit de sortir du terrain et de traverser une petite route. Ils poussent le portail en fer qui donne sur le jardin et tombent sur Yasmine et Adila, la mère et la grand-mère d'Inès, toutes les deux assises devant la porte en bois de la maison, sous un porche qui les abrite de la pluie. La clope à la main pour Yasmine, une tasse de thé pour

Adila, une robe de chambre matelassée pour chacune. Les trois enfants nettoient leurs baskets sales dans la cour pendant que les deux femmes les interrogent gaiement sur leur match. Inès raconte comment elle a empêché un but : « J'étais certaine que Jamyl allait tirer sur la droite, je ne sais pas pourquoi, j'avais ce pressentiment et je penchais déjà un peu sur le côté mais je me suis aperçue à la dernière minute qu'il lorgnait vers la gauche, et au moment où il a tiré, j'ai réussi à me déplacer et à attraper le ballon. Ils étaient verts tous les deux ! »

« On n'était pas verts ! » protestent en chœur Jamyl et Mahdi. Les femmes rient et applaudissent Inès. Adila éternue, c'est le signe qu'elle doit rentrer. Yasmine écrase sa cigarette dans le petit pot devant la porte et suit sa mère.

À présent, Mahdi se moque de son copain :

– Jamyl, tu faisais tellement la tête quand tu as vu qu'Inès avait rattrapé le ballon.

– C'est faux ! Et puis, je n'ai même pas mis toute ma force dans ce tir.

– Tu parles, lui répond Inès, tu voulais marquer, tu avais la tête toute rouge, en plus, tu as fermé les yeux juste avant, tu faisais quoi ? Tu priais ?

– Oh la ferme, toi !

Dans le salon, Adila allume la télévision et regarde comme tous les soirs les informations sur Canal Algérie. La présentatrice, une grande blonde aux lèvres très

rouges, parle de la livraison prochaine d'une nouvelle cité de logements sociaux en bordure de la ville. Elle annonce avec un grand sourire que plusieurs milliers de familles seront bientôt relogées dans des appartements d'un haut standing. Adila peste :

– Et on en parle du casse-tête que ce sera pour aller travailler sans voiture ni transports en commun fiables ? Vous avez mangé le pays et vous dispersez maintenant des miettes ! Bande d'escrocs !

Depuis la cuisine où la fenêtre est restée ouverte, on entend la pluie qui recommence à crépiter. Tous ces bruits sont plutôt rassurants – pas comme le silence qui étrangement peut être très bruyant, pense Yasmine. C'était idiot bien sûr d'avoir peur ainsi, tout le temps. Yasmine le sait et n'en parle à personne.

Lorsqu'elle rentre le soir elle redoute toujours de trouver la maison vide. Malgré son âge, sa mère sort souvent. Elle a créé il y a deux ans une association qui vient en aide aux femmes victimes de violences conjugales ou familiales. Sa fille quant à elle, lorsqu'elle n'est pas à l'école, assiste à tous les matchs de la cité, assise sur le bord du terrain.

Après avoir ouvert la porte, Yasmine se dépêche de tâtonner contre le mur, dans l'obscurité, à la recherche de l'interrupteur sur lequel elle appuie alors très vite pour faire fuir les ténèbres, les mauvais esprits ou les monstres. Pendant les quelques secondes qui s'écoulent

entre le moment où elle rentre et celui où elle éclaire la pièce, elle a l'impression d'entendre des chuchotements et pourrait jurer que d'horribles choses vivantes sont tapies dans les moindres recoins de la maison, sous les tables, sous les chaises, dans la salle de bains et qu'elles s'apprêtent à ramper vers elle. La lumière fait fuir tous ces étranges êtres qui filent à l'étage pour se cacher sous les lits. Elle imagine parfois que la lumière refuse de s'allumer, que la porte claque derrière elle et que les chuchotements s'amplifient, foncent vers elle et la dévorent. Alors, son cœur bat fort, elle sent ses cheveux se dresser sur la tête et si elle n'avait pas encore plus peur du ridicule que de ces monstres invisibles, elle s'enfuirait en hurlant.

La vieille folle qui habite la maison d'à côté, la vieille édentée aux cheveux rouges tressés en couronne autour de la tête, lorsqu'elle croise Yasmine, ricane : « Une maison de femmes, ça ne peut qu'attirer les mauvais esprits ! Une maison de femmes, ça ne peut qu'attirer les mauvais esprits ! Hahaha ! »

Bien sûr, sa famille ignore tout des frayeurs de Yasmine. Qu'en penserait Inès, sa fille de onze ans, si elle apprenait que sa mère a peur de monstres tapis sous les meubles et qu'elle ne peut pas rentrer dans la maison sans allumer la lumière ? Elle qui n'hésite pas à aller chercher un verre d'eau au milieu de la nuit. Et que dirait Adila, sa mère, qui même pas majeure avait déjà

rejoint secrètement le FLN, luttait pour l'indépendance de l'Algérie et n'hésitait pas à braver le couvre-feu ?

Les éclats de voix des enfants la font sortir de ses pensées. Ils se disent au revoir, rient, chuchotent quelques secrets avant de rire de nouveau. Ces trois-là se connaissent depuis leur première année d'école. Yasmine est heureuse que sa fille ait des amis aussi proches. Elle, petite, était entourée de pimbêches sottes et prétentieuses.

Leurs baskets bien propres désormais, les garçons font très attention et marchent délicatement sur les cartons posés par les adultes plus tôt dans la journée. Ils savent que s'ils rentrent chez eux les chaussures propres, on les laissera jouer dehors autant qu'ils le souhaitent.

Inès rejoint sa mère dans la cuisine pour l'aider à préparer le dîner. Yasmine s'empare d'une poêle posée sur une étagère pendant que sa fille sort la salade du réfrigérateur.

Yasmine allume la radio et tourne plusieurs boutons avant de trouver du jazz. Elle monte le volume. Mère et fille se dandinent en riant. L'ampoule de la cuisine vrille quelques instants. Yasmine pâlit mais ne dit rien et patiente. La lumière cesse de trembler. La jeune femme peut se détendre. Adila est toujours face à la télévision. Elle grommelle, marmonne, s'agace en prenant des notes dans un carnet noir qu'elle traîne avec elle depuis quelques semaines. Dans un coin de la cuisine, le